

# LE RETOUR DU COMMANDANT MARCHAND

Nous avons donné hier, quelques détails sur l'arrivée de la mission Marchand à Toulon. Voici un récit complet :

## LE "D'ASSAS"

Toulon, 30 mai, 12 h. 25 soir. — Le remorqueur, par tracasserie à la disposition de la presse, par le préfet maritime, a quitté le quai Cronstadt, à midi précis. Quelques minutes après, il est en pleine mer et en vue du "D'Assas", qui arrive, lui aussi, en force, escorté par des yachts, et des bateaux à vapeur chargés de monde, sans compter de nombreuses petites barques ; tous ces bateaux, pavés à profusion, sillonnent une mer toute bleue, sous un ciel pur et ensoléillé, offrent, à la vue, un spectacle féérique.

Sur les navires de l'escadre les matelots sont rangés sur les bords de l'arsenal, et les officiers de la mission et du commandant Marchand, entourés de l'état-major du "D'Assas", se tiennent sur la lunette.

Le commandant Marchand, en veston d'uniforme et pantalon blanc, tête nue, répond aux acclamations en saluant de la main.

Un vapeur portant les quatre cents élèves du collège de la Seyne, condisciples du jeune frère de Marchand, qui se destine, on le sait, à l'école navale, vient raser le "D'Assas".

Les jeunes gens poussent des vivats sans fin, en l'honneur du héros de Fachoda, et de son frère de mission.

L'embarcation du service de la santé vient, peu après, se ranger à l'arrière du "D'Assas".

L'officier de la direction du port, chef de service, monte à bord, pour visiter le navire et lui accorder l'entrée, si l'état sanitaire est satisfaisant ; c'est ce qui a lieu en effet.

Du que le "D'Assas" a été admis à la libre pratique, un canot, dans lequel avait pris place le délégué du Préfet maritime, le jeune frère du commandant Marchand, et l'intendant Harrier, père du capitaine, se dirige vers le navire et l'accoste.

Les premières personnes vues par les officiers ont donc été leurs parents.

En même temps que ses tendresses pour son fils, l'intendant Harrier a apporté des vêtements pour les officiers de la mission, qui en manquent absolument.

Ce matin, un torpilleur a été rebaptisé le "D'Assas", aux lies d'Hyères, et a porté des vêtements pour les soldats et les sous-officiers.

Le Condor regagne le quai de l'Horloge dans l'arsenal, où Marchand va débarquer dans peu de temps.

L'arrivée du "D'Assas" produit, en ville, une émotion de plus en plus profonde, toute la ville se presse vers les quais, une foule immense, et patriotique.

L'animation à Toulon et au port. — Midi 50. — Au moment où le "D'Assas" est arrivé, le littoral, qui borde la route est noir de monde, qui agite des chapeaux et des mouchoirs. Les acclamations les plus répétées sont celles de : Vive l'armée, vive Marchand !

Le rade est couvert de navires de toute provenance, ayant arboré le grand pavois. L'aspect général rappelle ces beaux jours de l'arrivée de l'escadre russe à Toulon.

L'enthousiasme est à son comble, dans toute la ville, où la nouvelle de l'arrivée du "D'Assas" a fait traîner à sa poursuite. Partout, des drapeaux aux fenêtres ; une foule nombreuse, bruyante, joyeuse, enthousiaste, se précipite vers toutes les rues aboutissant au port, au cri de : Vive l'armée ! Vive Marchand !

Déjà sur le quai, on remarque de nombreuses personnes officielles et des chefs de délégations. L'adjudant De Prat et le sergent Bernard, commandants de Marchand, et dont on se rappelle le retour en France il y a plusieurs mois, sont très entourés et acclamés aux cris de : Vive l'armée, Chacun leur serre la main avec effusion ; ils ont l'air radieux de revoir leurs anciens compagnons.

On est d'accord pour trouver qu'on ne fait pas une assez belle part aux sous-officiers de la mission, et aux officiers de la mission, qu'on leur offrira du congé, mais est-ce bien suffisant ?

En route. — 2 h. 20. — A midi et demi, le "D'Assas" est en rade ; il s'ancre au coffre 5.

Dans la cour de l'arsenal, sont rangés les ouvriers des ports, un grand nombre d'officiers de toutes armes et quelques privilégiés ou parents des membres de la mission, entourant le dessinateur Forsin, délégué de la Ligue de la Patrie française, et le félicitent vivement de son engagement.

Deux compagnies d'infanterie de marine et une section d'artillerie de marine à pied sont rangées pour rendre les honneurs. Le calme du bassin de l'arsenal forme le contraste le plus saisissant avec la physionomie enthousiaste des quai, c'est seulement le modèle officiel, tandis que là bas, c'est le peuple enthousiasmé.

Une seule embarcation, la chaloupe-amiral est à sa disposition, et s'apprête à aller prendre le commandant Marchand à bord du "D'Assas".

A midi 40, le commandant Landry, chef d'état-major du Préfet maritime, les représentants des ministres, MM. Liouard, du ministère des colonies, qui, en sa qualité de gouverneur de l'Ouhanghi, est à pourvoir au ravitaillement la mission ; le lieutenant-colonel Lombard, le lieutenant de vaisseau Honoré, et le capitaine Madrelle, du ministère de la marine, le lieutenant-colonel Castellon, du ministère de la guerre, MM. Le Hérisse et Emile Serre, amis personnels de Marchand, et les officiers de l'état-major du Préfet maritime, embarquent pour se rendre à bord du "D'Assas".

Les délégués des ministres prennent place dans le canot amiral, tandis que deux couples, remarqués par une "redette" du port, emmènent les autres personnes.

## A L'ARSENAL Débarquement de Marchand

Toulon, 3 heures 10. — Les embarcations officielles accostent le "D'Assas" et les délégués montent à bord, où le commandant Marchand reçoit les souhaits de bienvenue du Gouvernement et ses félicitations, ainsi que celles des autorités maritimes.

Le commandant Marchand et ses officiers, en grand nombre, prennent place dans les embarcations qui les ramènent vers le quai de l'Horloge.

Au moment où le canot amiral, portant Marchand, s'éloigne du bord, les matelots du "D'Assas", placés dans ses bastingages et sur les lisses, poussent un triple hurrah, assés répété par les autres matelots des navires accrés dans le bassin.

Les musiques des bâtiments ancrés jouent la "Marseillaise", et de nouveaux hurrahs éclatent au bord des navires, après desquels passent les chaloupes.

Pendant ce temps, les visiteurs, en grand nombre, dont la majeure partie se compose d'officiers, entrent dans l'arsenal, et prennent place près du pavillon de l'Horloge.

En face, sont groupés les sous-officiers de la marine et des officiers de l'arsenal, en nombre considérable.

A deux heures moins dix minutes, le bateau amiral vient s'amarrer près du bâtiment des mouvements du port, où le capitaine de vaisseau Duboc, directeur des mouvements du port, l'attend pour le recevoir.

Les acclamations. — Dès que le commandant Marchand met le pied à terre, les ouvriers du port et un grand nombre d'officiers ne parvenant pas, malgré la consigne, à contenir leur enthousiasme, se découvrent subitement et poussent un immense cri de : Vive Marchand ! Vive la Mission !

Ce cri, poussé par 2,000 poitrines et entendu sur les quais hors de l'arsenal, y trouve un écho immédiat et on entend alors, de toute la ville, secoués d'enthousiasme, une immense ovation, ininterrompue pendant quelques minutes.

Cependant, la mission toute entière a mis pied à terre. Les compagnies d'infanterie et la section d'artillerie de marine présentent les armes et la musique joue la "Marseillaise".

En recevant Marchand, le capitaine de vaisseau Duboc lui souhaite chaleureusement la bienvenue.

Marchand répond qu'il n'a fait que son devoir et que les floges doivent être reportés sur les vaillants officiers et les braves gens de la ville, secoués d'enthousiasme.

Cette partie de la réception officielle terminée, une nouvelle et aussi chaleureuse ovation salue le vaillant commandant et ses officiers.

A la préfecture maritime. — Le commandant Marchand monte alors au voiture, en compagnie des mêmes officiers pour se rendre à la Préfecture maritime. Une brigade de gendarmes à cheval précède le cortège.

A la sortie de l'arsenal, la foule, qui s'écroule, salue le héros de Fachoda, d'une formidable acclamation : Vive Marchand !

Le commandant, de plus en plus ému, salue de tous côtés, puis se dressant tout à coup dans la voiture, il pousse un cri, énergique : Vive la France ! Les acclamations redoublent.

Le cortège a peine à se faire jour à travers la foule. Les chapeaux et les mouchoirs s'agitent ; les mains se tendent ; chacun voudrait approcher et embrasser le héros ; l'enthousiasme est indescriptible.

Toulon, 30 mai. — La voiture où se trouve le commandant Marchand atteint enfin la préfecture. Le vice-amiral de la Jaille, préfet maritime, ayant à ses côtés le contre-amiral Bellanger, chef d'état-major, et le contre-amiral major-général Gourdon, reçoit le commandant Marchand et lui souhaite la bienvenue en termes chaleureux. Le commandant répond simplement : Merci, merci, vous me comblez !

L'amiral de la Jaille lui fait alors les honneurs de la Préfecture et le présente aux autorités qui sont là. Cette réception terminée, le Préfet maritime, les généraux Pallé et Coronat, les amiraux Bellanger et Gourdon, le maire, quittent, de nouveau, la Préfecture, pour retourner à l'arsenal, et y recevoir le reste de la mission. Le télégraphe de la direction du port vient d'aviser, en effet, la Préfecture que celle-ci a opéré son débarquement.

Réception et revue de la Mission. — Elle comprend 208 hommes, dont 8 officiers, 7 sous-officiers, des caporaux, 140 tirailleurs, un interprète, des convoyeurs, etc. Elle se tient sur le quai de l'Horloge, en lignes déployées, vis-à-vis les deux compagnies d'infanterie de marine, et la section d'artillerie de marine à pied, chargées de rendre les honneurs.

Les officiers, sans troupe, sont à six pas, à la droite de la compagnie des tirailleurs ; les artilleurs à six pas, à la gauche. Le cortège arrive à l'arsenal en voiture, précédé de la gendarmerie à cheval, salué, au passage, par les acclamations, jamais lassées de la foule littéralement transportée.

L'amiral de la Jaille, commandant en chef, est reçu par le contre-amiral Gourdon ; les honneurs réglementaires lui sont rendus. L'amiral descend, le commandant Marchand se détache et, se plaçant en avant de sa petite troupe héroïque, il la présente lui-même. La musique joue la "Marseillaise" des vivats éclatent de toute part, saluant les vaillants compagnons de Marchand.

Les trompes noires sont l'objet d'une ovation spéciale ; elles se tiennent rangées et immobiles dans une attitude de discipline remarquable.

L'amiral de la Jaille passe alors devant le front de la petite troupe ; les officiers généraux, les délégués du ministre de la marine, le maire, les délégués des groupes parlementaires, les membres de la presse lui font une escorte importante.

Le Préfet maritime adresse un mot d'éloge et de sympathie chaleureuse à chaque officier, à chaque sous-officier ; puis, il charge Marchand de remettre lui-même la croix de chevalier de la Légion d'honneur à M. l'enseigne de vaisseau Dié. Celui-ci la reçoit très ému.

Marchand lui donne l'accolade. La foule pousse de nouvelles acclamations.

L'émotion est profonde, le spectacle inoubliable.

Le défilé. — La revue de la petite troupe terminée, elle défile devant le préfet maritime et son état-major. Les Sénégalais font merveilleuse figure ; l'enthousiasme est à son comble ; à tous côtés, éclatent les cris de : Vive Marchand ! Vive l'armée ! renvoyés par les échos du port et longuement répétées dans tous les cœurs patriotes.

A l'Hôtel-de-Ville. — A trois heures et demie, le commandant Marchand et ses huit officiers sont conduits en voiture à l'Hôtel-de-Ville où une réception grandiose les attend.

Sur tout le parcours, une foule énorme pousse des acclamations et des vivats ; on jette des fleurs dans la voiture de Marchand ; des fenêtres pleuvent des bouquets ornés de rubans tricolores.

Une émotion patriotique étreint les cœurs. Les cris de : Vive l'armée ! Vive l'armée ! retentissent de toutes parts. L'entrée à la mairie a lieu, solennelle, triomphale. Les ovations du dehors succèdent à celles du dehors.

Quand Marchand pénètre dans la grande salle, où se trouvent réunis les nombreuses délégations qui l'attendent, une acclamation enthousiaste éclate.

Tous les maires de l'arrondissement assistent à la réception.

Parmi les délégations, citons, notamment, celles du groupe de la défense nationale de la Chambre, ayant à sa tête M. Georges Berry, de la Chambre du commerce, du Tribunal de commerce de Toulon, du Conseil général du Var, des délégations de Paris, de Marseille, de Lyon, de Nice, de Thionville, de la ville natale de Marchand, et d'un grand nombre de villes de France, celles du Conseil général d'Alger, etc., etc.

Les discours se succèdent. Le commandant est harangué par divers orateurs.

Après M. Pastoureau, maire de Toulon, M. M. Berry, député de Paris, au nom du groupe parlementaire de la défense nationale, M. le général Jacquet, député des Landes, et le marquis de l'Estourbeillon, député du Morbihan prennent tour à tour la parole.

Quand tous les orateurs ont parlé, le commandant

Marchand s'adresse à son tour, au milieu d'un silence religieux, et d'une voix énergique, et vibrante, le discours suivant :

Discours du commandant Marchand. — Vous devez comprendre combien je suis ému et combien je suis embarrassé pour vous exprimer mes remerciements pour l'accueil que vous me faites, ainsi qu'aux membres de la mission.

Au cours de notre expédition, il nous est arrivé, une fois, d'avoir des moments de désespoir, mais pour l'avantage de notre pays. C'est le jour où, étant à Fachoda, nous avons vu arriver une flottille venant du Nord qui nous apportait des nouvelles de France.

En voyant dans quel état de division était notre pays, à propos d'une affaire dont je n'ai pas à parler, nous avons compris que la France ne pourrait faire le suprême effort.

Nous avions senti que la France ne pourrait faire la réponse énergique et libre que des siècles d'histoire lui avaient enseignée.

La paix, un instant en question, a été heureusement maintenue, mais je crois pouvoir dire que des paix comme celle-là, il n'en faudrait pas deux à la France par siècle.

Je ne vous en dirai pas plus sur ce sujet.

Regardons plutôt l'avenir. Quand nous avons aperçu, à Djibouti, le "D'Assas", que le gouvernement avait en la bienveillance de nous envoyer, nous avons été tous heureux à la pensée que nous allions retrouver la patrie.

C'est ainsi que nous sommes allés au cœur, en quittant cette terre d'Afrique, où on nous avait dit que la nation était contre l'armée.

En bien, ce n'est pas vrai ; nous l'avons vu au contraire, et grande a été notre joie en entendant trois cris étroitement mêlés : Vive la France ! Vive l'armée ! Vive la République !

C'est sur cette pensée d'union et de patriotisme, que mes amis et moi sommes heureux et de répéter, avec vous, la même chose.

Des tonnerres d'applaudissements ont interrompu, à plusieurs reprises, cette allocution, et sa péroraison est saluée par des acclamations prolongées et enthousiastes.

Au cours de cette magnifique réception, le maire de Toulon a offert, à Marchand, un objet d'art et une médaille d'or. Cette médaille représente le commandant Marchand, prêt à planter, à Fachoda, le drapeau tricolore, debout devant ses soldats qui croisent la baïonnette.

Des médailles sont également remises aux officiers et sous-officiers.

Parmi les objets d'art offerts au commandant Marchand, citons encore un bronze, *Pro Patria*, offert par souscription, une épée d'honneur et un livre d'or offert par les élèves des écoles de la ville.

A cinq heures et demie un vin d'honneur a été offert à la mission au jardin de la ville, tandis que la foule, dans les rues et sur les quais, multipliés, sans relâche, les acclamations et les vivats.

La réception à l'Hôtel-de-Ville terminée, le cortège se forme pour aller à la Préfecture.

Le commandant Marchand prend place dans le premier landau avec le maire. Le cortège se fraie péniblement passage. Le commandant est l'objet d'une démonstration exubérante de la part de la foule qui se presse, tendant les mains.

Au Jardin de la ville. — Enfin on arrive au Jardin de la ville, où se trouve déjà une députation de Sénégalais. La foule est bientôt immense ; il y a à plus de 40,000 personnes.

Les vifs honneurs sont servis ; plusieurs discours patriotiques sont prononcés, entre autre par le maire de Toulon ; le commandant Marchand lui répond.

Le cortège est salué par les cris de : Vive Marchand ! Vive la France !

Retour au Grand Hôtel. — Après le vin d'honneur, le cortège part pour le Grand Hôtel, où le commandant et ses officiers sont descendus. Une foule énorme les accueille sur tout le parcours.

A l'Hôtel, le commandant doit, à plusieurs reprises, se montrer pour contenter la curiosité sympathique des curieux. Il est, à chaque fois, acclamé.

D'une voix forte, il cria à la foule : Permettez-moi de crier : Restons unis ! Vive la France ! Vive la République !

Le punch. — Les officiers et sous-officiers de la Mission se rendent à la caserne du Mourillon. C'est là que la légion d'infanterie de marine les a reçus et leur a offert un punch.

Le général Coronat, commandant la brigade, présida lui-même le punch des officiers. La réception a lieu dans la plus grande cordialité.

Des toasts sont portés à Marchand, à ses compagnons et à l'armée tout entière, plus par patriotisme.

Pendant ce temps, les Sénégalais étaient fêtés à la caserne des Isolés. Ils ont fait honneur au cuisinier comme leur leur a été offert, et la soirée s'est terminée, pour eux, par des chants et dans les effusions des plus cordiales.

Le dîner à la préfecture. — Les officiers ont eu grande fêta. A 9 heures, au dessert, le vice-amiral de la Jaille, préfet maritime, porte un toast au commandant et à ses vaillants compagnons.

Le commandant Marchand, profondément touché, a remercié en quelques mots de reconnaissance émue.

A la fin du dîner, des musiques et orphéons, réunis sur la place d'Armes, ont interprété la "Marseillaise" et le "Chant du Départ".

## LE PROCÈS DÉROULET-HABERT

DEVANT LA  
COUR D'ASSISES DE LA SEINE  
Journée de mardi

L'AUDIENCE. — L'audience est ouverte à midi. Elle débute par une vive manifestation.

L'entrée de M. Déroulède est saluée par les applaudissements chaleureux de tout l'auditoire. Pour avoir raison de cette démonstration, il ne faut rien moins que l'intervention du défenseur, M. Falateuf, qui s'écrie : Dans l'intérêt même de M. Déroulède, de grâce, laissez-vous, contentez-vous.

Sur cette intervention, les cris de : Vive Déroulède ! s'élevaient peu à peu. M. Déroulède prend tout d'abord la parole.

Il dit, messieurs les jurés, à relever certaines inexactitudes qui se sont glissées dans les journaux, un sujet de mes paroles d'hier.

Il est victime aussi, dit André, il n'est donc pas juste de le frapper en frappant la compagne !

Oh ! vous êtes bon ! dit Simone, vous pardonnez !

Le front d'André se plissa.

— Non, dit-il, je ne suis pas bon, car, vous vous trompez, je n'ai pas encore pardonné. Cette femme m'a fait chasser comme un misérable, j'ai subi l'affront, soit ! Un jour viendra où je pourrai me justifier auprès de M. de Pavroux, mais l'heure de la vengeance est encore à naître. — Mais Mlle de Raville vous a fait souffrir, vous, Simone, et cela, je ne le lui pardonne pas !

Mlle d'Albigny se sentit dédaigneusement renouée par le ton chaleureux avec lequel Villébon venait de parler.

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

— Trop tard ! Elle s'est mise à l'abri, en achevant de faire triompher ses projets ambitieux.

— Et bien, il faut la démasquer !

mentaires rendus, et a ajouté qu'il ne voulait pas le produire.

J'ai dit à M. Loubet que j'allais donner ma démission ; il me supplia de n'en rien faire.

Plus tard, lorsque je donnai l'ordre de poursuivre M. Roumach, M. Loubet a refusé de poursuivre ce dernier. C'est là un cas d'indignité à l'égard de la présidence de la République.

Le président rappelle à M. de Beaupaire qu'il est tenu dans sa déposition.

M. de Beaupaire proteste : Je suis accusé ; M. de Beaupaire doit tout dire et parler de M. Loubet, car l'élection présidentielle a été la goutte de boue qui a fait déborder le vase et dicté ma conduite.

M. Quesnay de Beaupaire, reprenant alors sa déposition, raconte qu'un des premiers français qui ait rendu hommage à sa conduite, lors de sa démission, c'est son ennemi, M. Déroulède. J'avoue, ajoute-t-il, que j'en fus touché jusqu'aux larmes.

Quelques jours plus tard, j'ai reçu une lettre de mon ancien ennemi, M. Habert, l'ancien ministre, surtout pour celui qui l'écrivait.

Je dis qu'il faut avoir le cœur bien placé pour faire ce qu'on fait ces deux hommes ; il est prouvé, en ajoutant ainsi, à mon égard, qu'ils ont l'âme noble, et j'ai le droit de croire que ces gens-là sont capables de grands sacrifices, mais jamais d'une mauvaise action.

Ils sont coupables, non pas d'avoir commis le crime que vous reprochez l'accusation, mais d'être des hommes à une époque où il n'y en a plus, ou on n'en veut plus.

Des applaudissements très chaleureux saluent la fin de cette déposition qui produit une profonde impression sur l'auditoire. Des cris de : A bas les Panamistes ! s'élèvent. M. Quesnay de Beaupaire est vivement félicité par un grand nombre de personnes.

Un avocat général à la Cour de cassation, M. Merillon, et M. Henri Houssaye, Carols Durand, Edouard Deleille et Henri Rousseau, viennent alors, eux aussi, le témoignage de leur sympathie aux accusés.

M. Henri Rochefort déclare que, quelques jours avant l'élection présidentielle, M. Déroulède lui a dit qu'il voterait pour M. Dupuy, dans l'ignorance où il était, à cette époque, que M. Loubet poserait sa candidature.

M. Fery d'Esclands vient, à son tour, témoigner du désintéressement et du patriotisme de M. Déroulède. Il raconte combien Déroulède est populaire en Russie.

M. le colonel Mayer, premier adjoint au maire d'Angoulême, vient, au nom de ses concitoyens, présenter, à M. Déroulède, dont le département de la Charente est fier, l'hommage de leur affection.

L'audience est suspendue.

Déposition du colonel Monteil. — A la reprise d'audience, on entend le colonel Monteil. Celui-ci déclare qu'il a acquis, aux colonies, la conviction que le gouvernement, tel qu'il est constitué, avait une influence néfaste sur la politique coloniale, et par conséquent sur la politique extérieure.

Le résultat est que les projets les mieux conçus sont entravés, les lois les plus utiles ne sont pas votées, et cela uniquement pour montrer que je considère la Constitution actuelle comme viciée.

Un grand nombre de jurés ont demandé à la République soit un parlementaire, est, à mon point de vue, faux et dangereux. Il ne permet pas à une voix de se porter sur le nom du général Gallieni, par exemple. (Vifs applaudissements.)

Le colonel Monteil termine en faisant un éloge enthousiaste de l'œuvre de Gallieni et de Marchand.

M. Falateuf, prenant alors la parole, explique, à la Cour, que, si l'affaire doit se terminer aujourd'hui, MM. Déroulède et Marcel Habert renouent à l'audition des autres témoins, et prient le président de consulter les jurés à ce sujet.

Le jury répond que, si l'audience ne doit pas dépasser minuit, les jurés veulent bien faire une séance de nuit.

Le président déclare que, non pouvant fixer l'heure de la fin des débats, il n'y aura pas de séance de nuit.

La défense demande alors que les autres témoins soient entendus.

M. SVESTER rappelle ce que Déroulède a dit au cours de la manifestation qui est lieu devant la statue de Jeanne d'Arc. M. Déroulède déclara aux manifestants : « Pas aujourd'hui, il y a un mort à l'Élysée, mais dans quelques jours, je ferai peut-être appel à votre dévouement. »

M. ALBERT DANET vient rendre hommage à la parfaite honnêteté professionnelle de M. Marcel Habert.

A quatre heures, au nom de la défense, M. Falateuf déclare qu'il a un mot à dire à l'Élysée, mais dans quelques jours, je ferai peut-être appel à votre dévouement.

M. ALBERT DANET vient rendre hommage à la parfaite honnêteté professionnelle de M. Marcel Habert.

A quatre heures, au nom de la défense, M. Falateuf déclare qu'il a un mot à dire à l'Élysée, mais dans quelques jours, je ferai peut-être appel à votre dévouement.

M. ALBERT DANET vient rendre hommage à la parfaite honnêteté professionnelle de M. Marcel